– Nous y sommes !

Maman ramassa son sac dans la travée centrale et, remontant le couloir du bus, elle indiqua au chauffeur que nous descendrions au prochain arrêt. Quelques centaines de mètres plus loin, il nous débarqua au bord d'une voie ferrée mangée par les herbes.

Des maisons en pierre se tenaient là, en rangs serrés, de part et d'autre de la route. Les volets étaient rabattus et les façades, recouvertes de longues traînées grises, presque noires. Il n'y avait pas d'horizon. À la place des champs de blé, c'était une ombre immense portée par un mur de rochers, une barrière qui montait jusqu'au ciel et qui, tout de suite, me parut infranchissable.

– On continue à pied !

Maman prit un sentier à peine visible, qui filait droit sur la falaise. Quelques rapaces volaient très

haut, le long d'aiguilles rocheuses. Le chemin trouait la végétation et descendait vers un torrent. Il me fallut quelques minutes avant d'apercevoir l'eau claire sur les galets, les petites langues de sable qui faisaient comme de minuscules plages, et le pont… enfin la passerelle, une vulgaire travée de béton d'un mètre de largeur au-dessus du vide. Sur le seuil quelqu'un avait gravé : *pont des Soupirs*.

Maman emprunta un escalier taillé à même la roche. Je la suivis prudemment. La pierre était glissante, et mes pas mal assurés. Le brouhaha était terrible, l'air vibrait au-dessus du torrent. Je vis des branches passer à toute vitesse, se briser sur des roches affleurantes, et les morceaux disparaître dans les remous. J'en eus le vertige.

Maman déposa son sac et me tendit les bras pour m'aider à enjamber la dernière marche, puis elle s'assit sur le sable. En faisant un creux de ses mains, elle puisa un peu d'eau et m'en mouilla le visage. C'était l'eau la plus froide que j'aie jamais touchée et qui sûrement dévalait de là-haut, de ce mur formidable où s'accrochaient quelques nuages, mille mètres au-dessus.

– On va où, maman ?

La veille au soir, je n'avais rien dit. J'avais été incapable d'agir, incapable de crier pour alerter les voisins ou de la défendre en m'interposant. J'étais restée recroquevillée, là, dans un coin de la cuisine, entre la huche à pain et le mur, tandis qu'il avait multiplié les coups, accompagnant les gestes d'insultes : « Salope, putain, chienne… » Il avait fini par s'arrêter. Il avait quitté la pièce, franchi la porte d'entrée, fermé à clé derrière lui, avant de disparaître dans la rue qui mène au *Bar des Amis*. Il avait brisé une bouteille vide en sortant.

Maman s'était relevée, ses mains dans les cheveux comme pour se donner une contenance… Je n'avais pas vu de larmes sur son visage, seulement de la colère.

– Tu montes dans ta chambre. Tu mets quelques habits dans ton sac, ta brosse à dents, tes petites affaires. Tu as cinq minutes. On s'en va !

Je n'avais jamais envisagé de vivre cette scène. Des milliers de choses étaient plus ou moins rangées dans ma chambre – mes posters, mes livres, mes

bijoux, mes cahiers secrets –, et maman m'avait simplement demandé de mettre dans le sac avec lequel j'allais au collège un résumé de mon existence écrit en cinq minutes. Il m'eût fallu des mois.

Ce devait être pour nous mettre à l'abri, un jour ou deux, une semaine. Papa se calmerait et la vie reprendrait jusqu'à la prochaine crise. Mais là, on avait largement dépassé les disputes habituelles, on avait atteint l'irrémédiable, la violence conjugale de la rubrique faits divers. À quatorze ans, j'apprenais la réalité que recouvrent les images et les mots.

Plus le temps de réfléchir. J'avais rassemblé quelques vêtements – deux jeans, un pull, des culottes, des tee-shirts et des chaussettes –, lacé mes baskets, emporté ma brosse à dents, ma trousse, mon journal intime, un mini-album photo offert pour mon anniversaire.

J'avais rejoint maman. Elle était harnachée du gros sac de randonnée accroché depuis toujours à un clou au fond du cagibi. Il m'avait paru peser une tonne.

– Prends ton manteau, tes gants et ton bonnet.

Papa avait sans doute oublié que nous habitions au rez-de-chaussée et qu'il suffisait d'ouvrir la fenêtre

du salon pour se retrouver dehors. Maman avait dit : « Dépêche ! » et nous avions filé dans la rue. Les cloches de l'église sonnaient dix-neuf heures, la nuit était tombée.

Un réverbère tous les cinquante mètres éclairait son coin de mur. Nous avions traversé la ville déserte, loin du quartier commercial et des rues piétonnes, des vitrines décorées pour les fêtes.

Nous avions fini par atteindre la gare, et, en franchissant le marchepied du bus, je m'étais souvenue des cent mille choses oubliées dans ma chambre : le carnet d'adresses de mes amies, mes bracelets en argent, ma trousse de maquillage, un CD de Noir Désir…

Mais je n'avais rien dit, je m'étais juste rappelé les hurlements de mon père dans les oreilles et le son des coups portés au visage de maman avec le plat de la main pour que ça marque moins et qu'elle n'ait pas la mauvaise idée d'aller se plaindre aux flics.

Il était facile de deviner où était papa et pour combien de temps il en avait. Ce n'était pas la première fois qu'il quittait la maison pour se rendre quelques rues plus loin, au bar du quartier où il avait ses habitudes et son copain Eugène.